

faire le lieu de représentations iconoclastes, toujours très intelligentes. Avec Rafaël Spregelburd, qui est depuis quelques temps devenu leur auteur de prédilection, ils poursuivent une aventure passionnante. Ils reprennent d'ailleurs parallèlement à « l'Entêtement » la mise en scène d'un autre de ses textes : « La Paranoïa ».

Mais restons sur « l'Entêtement » puisque c'est l'objet de cette chronique. La pièce est étrange, elle est bâtie en boucle. Une même histoire nous est racontée trois fois, sous trois angles différents, selon le point de vue de celui qui l'a vécue. Si la première histoire est un peu confuse, les deux suivantes éclairent le propos : on est en Espagne, c'est la guerre civile et les catholiques réactionnaires s'opposent aux républicains. On entre au cœur d'une famille peu banale. Le père tente d'inventer une langue nouvelle, universelle, une sorte d'esperanto. Il s'acharne à rédiger un dictionnaire totalement utopique. Sa fille, magnifiquement interprétée par Judith Chemla, est visitée par des voix et hantée par le souvenir d'une sœur aînée morte au fond d'un puits. Autour, s'activent des caractères bien trempés parmi lesquels un prêtre légèrement défroqué que Pierre Mailliet campe avec une fantaisie dingue. On se croirait au début des années 40, dans cette Espagne déchirée en proie aux guerres intestines. Coups bas, complots, trahisons, tout y est. Comme toujours avec les Lucioles, l'humour et le loufoque flottent sur scène. C'est d'ailleurs leur marque de fabrique : inscrire et défendre des propos ultra sérieux sans jamais oublier de faire rire. Un équilibre subtil auquel beaucoup prétendent mais peu parviennent.

« L'entêtement » et « La Paranoïa », textes de rafaël Spregelburd, mise en scène de Marcial di fonzo bo et Elise Vigier. Salle de spectacle de Védène, jusqu'au 15 juillet.

Joëlle Gayot